

LIBRES COMME

SYRIENNE, TURQUE,
AMÉRICAINE, IRANIENNE,
FRANÇAISE... CES FEMMES
FONT PARTIE *DES ARTISTES*
LES PLUS EN VUE DE LA
SCÈNE CONTEMPORAINE.
RENCONTRE AVEC LES
FIGURES D'UNE RELÈVE
ANTICONFORMISTE DONT
LES ŒUVRES PORTENT
LES BLESSURES ET LES RÊVES
D'UNE GÉNÉRATION.

PARTOUT DANS LE MONDE UNE NOUVELLE GÉNÉRATION D'ARTISTES

s'empare d'outils classiques (le pinceau), traditionnels (le métier à tisser), voire numériques (les réseaux sociaux), pour s'exprimer et affronter le marché de l'art. Ces six- là le font sans subterfuge, préférant la figuration à l'abstraction. Mais quel que soit leur médium, ces trentenaires s'inspirent le plus souvent de leur histoire familiale. Si certaines ont connu la guerre ou appartiennent à des communautés marginalisées, toutes réussissent néanmoins à donner à leur œuvre, qui relève de l'intime, une portée universelle. Elles accumulent les récompenses (prix Antoine- Marin pour Pauline Guerrier, Bourse Emerige pour Dora Jeridi, prix Jean- François- Prat pour Miryam Haddad...), intéressent les galeristes et affolent les collectionneurs. Car dans le flot incessant des images qui envahissent notre quotidien, ces jeunes créatrices se démarquent par la maturité de leur pratique et leur univers si singulier. •

L'ART

PAR SABRINA SILAMO



DESIRE MOHEB-ZANDI De fil en aiguille

SON PARCOURS. Née en 1990 à Berlin, elle a grandi à Adana, au sud-est de la Turquie, et étudié à New York. Une fois diplômée de la Parsons School of Design, Desire Moheb-Zandi, vendeuse à temps partiel chez Dover Street Market, un des magasins de la marque Comme des Garçons, ne tarde pas à aider les stylistes à fabriquer des pièces personnalisées à partir de vêtements recyclés. Derrière sa machine à coudre, elle se souvient alors qu'elle a toujours été fascinée par les textiles et a voulu travailler avec ses mains. Parisienne depuis 2020, Desire Moheb-Zandi bénéficie d'un atelier chez Poush, pépinière d'artistes située à Aubervilliers, près de Paris.

SON TRAVAIL. Sculptural, monumental et coloré. Fil par fil, l'ordre des séquences crée le motif de la tapisserie. Et de cet entrelacement agencé avec une précision extrême émerge des bribes de l'histoire personnelle de Desire Moheb-Zandi (les techniques ancestrales apprises en observant sa grand-mère tisser) et de ses influences culturelles, d'Anni Albers ou Gunta Stölzl du Bauhaus à Louise Bourgeois, Sheila Hicks ou Eva Hesse. Le mariage de références traditionnelles et contemporaines aboutit à une œuvre inclassable, à cheval entre beaux-arts, design et décoration.

SON ATOUT. Les procédés de tissage patiemment acquis, Desire Moheb-Zandi sait aussi les transgresser. « Le métier à tisser, c'est comme le premier ordinateur, il a un langage binaire », dit-elle. Alors pour l'élargir, elle y inclut des matériaux incongrus, tels des tubes en plastique ou en caoutchouc, des fils synthétiques, qui donnent à ces compositions abstraites mais parfaitement agencées un côté surréaliste.

Exposition mi septembre, Dio Horia Gallery, à Athènes (Grèce), diohoria.com

L'artiste dans son atelier où elle crée ses œuvres, entre tapisserie et sculpture. Elle y mêle matières traditionnelles et modernes, tel le plastique, comme dans *Mer des possibles* (2020), ci-dessous.





SON TRAVAIL. Sous les superpositions de peintures, lavis et hachures faites au crayon de couleur, les tableaux de Soudéh Davoud évoquent des images qui semblent émerger des profondeurs de la mémoire. La plupart d'entre eux traitent de la condition des femmes, « qui luttent courageusement pour

SOUDEH DAVOUD Le pouvoir de la peinture

SON PARCOURS. « D'après ma famille, je n'ai pas su parler avant l'âge de 4 ans, je m'exprimais avec des signes. Très vite, la peinture est devenue le seul moyen d'exprimer mes sentiments. » Quand Soudéh, née en 1988, fait part de son désir d'intégrer le département peinture de l'université d'art et d'architecture de Téhéran, les membres de sa famille s'y opposent. Tous sauf son père, « bien qu'il devinât que mon chemin serait imprévisible et synonyme de précarité de l'emploi. Il ne m'a jamais permis d'abandonner, dit-elle, parce qu'il considère que la vie sans passion n'a pas de sens ». Bien lui en a pris : remarquée par la vidéaste et photographe iranienne Shirin Neshat, elle participait en 2019 à une exposition collective à la Galerie High Line Nine de New York.

Entre figuration et abstraction, les toiles de Soudéh Davoud, telle *Flowers* (2020), parlent de la condition des Iraniennes.

leur droit de vivre libre dans cette société patriarcale dans laquelle on essaie toujours de les cacher pour des raisons politiques ou religieuses », précise Soudéh Davoud. « Avant la révolution islamique, on les a encouragées à porter des vêtements occidentaux comme on les a obligées ensuite à porter le hidjab. Je leur rends hommage dans chacun de mes tableaux, pour ne pas que leurs combats d'hier comme ceux d'aujourd'hui tombent dans l'oubli. »

SON ATOUT. Ses peintures relèvent à la fois de la figuration et de l'abstraction, avec des superpositions de couches qui font se rencontrer différentes générations de femmes, multipliant les interprétations. Plutôt qu'un message frontal, Soudéh Davoud joue de la métaphore, à laquelle elle ajoute quelques références à la culture iranienne, notamment aux poètes Khayyam, Ferdowsi, Nizami et Attar.



MIRYAM HADDAD Habiter la couleur

SON PARCOURS. Elle a pour devise la citation d'Héraclite « Le soleil est nouveau tous les jours. » Et pour Miryam Haddad, née en 1991 à Damas, le soleil commence à briller très fort. Diplômée de l'Université des beaux-arts de Damas, elle intègre en 2017 les Beaux-Arts de Paris, avec pour maîtres d'atelier Philippe Cognée, puis Tim Eitel. En 2018, elle remporte le prix Jean-François Prat et bénéficie d'une exposition personnelle à la Collection Lambert en Avignon. Cette même année, elle est aussi sélectionnée pour créer l'affiche officielle du 73^e Festival d'Avignon.

SON TRAVAIL. Puissant, intrigant, complexe, car ses tableaux, de grands formats aux couleurs chatoyantes, ne sont ni abstraits ni figuratifs. C'est avec un mot calligraphié qu'elle attaque toujours sa toile : il occupe toute la surface et lui sert à répartir les formes, des motifs géométriques (vitraux syriens),

Dans *Au bord des regards*, tout l'univers onirique et chatoyant de la peintre syrienne.

des éléments architecturaux (arches d'une œuvre vue au Petit Palais), des fragments de sculptures antiques, des arbres brisés, des astres, des animaux... Un théâtre visuel où se rencontrent les souvenirs de son enfance au Moyen-Orient et les connaissances acquises en Occident.

SON ATOUT. Sous ce champ chromatique, une multitude de détails éclate, qui tous ont une signification : les cercles symbolisent les points dans certains mots arabes, une arène de Damas ou la forme des sourcils de sculptures que Miryam Haddad a découverts récemment au nord-est de la Syrie ; l'arche représente un passage entre deux mondes... Une peinture à décrypter.

« *Immortelle* », du 11 mars au 7 mai, au MO.CO. Panacé, à Montpellier. moco.art



Hybride, *Les Mangeurs d'images* fait dialoguer peinture à l'huile et pastel.



DORA JERIDI À la recherche de l'accident

SON PARCOURS. Le dimanche, elle regardait sa grand-mère peindre et fréquentait les musées avec son père, où elle exerçait son œil devant Goya ou Titien. Il faudra pourtant plusieurs années avant que Dora Jeridi (née en 1988) n'ose abandonner de brillantes études, d'hypokhâgne

à la préparation de l'agrégation d'histoire. Ce changement d'orientation débute auprès de Gonzalo Belmonte aux Ateliers de Paris (« fin connaisseur de la culture et de la technique picturale »), continue avec Djamel Taha aux Beaux-Arts de Paris et sera récompensé de la Bourse Révélation Émergence 2022, destinée à soutenir la jeune scène française, en partenariat avec une galerie.

SON TRAVAIL. Expressif, hypnotique. Dora Jeridi est à la recherche de l'accident « comme Bacon », dit-elle. « Il y a dans la matière picturale quelque chose qui m'attire de façon irrésistible ; quelque chose de libidinal, luisant, gourmand. » Face à ce pouvoir d'attraction, elle ne résiste pas et s'y abandonne, non sans peur. « Et cet état d'anxiété peut générer de la jouissance », déclare-t-elle en référence à l'ouvrage de Pascal Quignard *Le Sexe et l'Effroi*.

PHOTOS ERIK WALKENHORST ET MAURINE TRIC



QUALEASHA WOOD Selfies version tapisserie

SON PARCOURS. Deux événements décident du destin de l'Américaine Qualeasha Wood (née en 1996 dans le New Jersey) : le moniteur que lui offre sa grand-mère à l'âge de 5 ans, et qui lui permet de s'inventer des personnages pour jouer en ligne, et, plus tard, sa rencontre avec Faith Ringgold, connue pour ses œuvres textiles, alors qu'elle apprend l'illustration de livres jeunesse à la Rhode Island School of Design, à Providence, au sud de Boston. Depuis, Qualeasha Wood, diplômée d'un Master of Fine Arts, a bénéficié d'une résidence au Studio Museum de Harlem, a été exposée au MoMA PSI, à New York, et est entrée dans

À travers *Madonna and Child* (2021), le style d'une artiste mêlant cyberculture, tradition artisanale et engagement politique.



les prestigieuses collections du Metropolitan Museum of Art
SON TRAVAIL. Atypique ! Chacune de ses compositions scelle le mariage entre la tapisserie et les réseaux sociaux. Un pixel équivalait à un point, chaque point constituant une référence au passé, au présent et à l'avenir de la femme noire. Souvent elle-même figure centrale de ses œuvres, Qualeasha Wood y dénonce les stéréotypes auxquels se confronte une jeune fille noire et gay dans la société contemporaine.

SON ATOUT. La simplicité formelle de ses tapisseries les rend faciles d'accès. Elle offre à sa communauté une image à laquelle s'identifier. Dans une mise en abyme, les spectateurs prennent la pose pour un selfie devant un tableau où l'artiste s'est aussi prise en photo, entourée de références universelles, comme les symboles de l'iconographie religieuse ou les images extraites de programmes de télévision. Avec cet effet miroir, où se situe la frontière entre la réalité et la fiction ?

Exposition à la Pippy Houldsworth Gallery, du 5 mai au 3 juin, à Londres (Royaume-Uni). houldsworth.co.uk

PHOTOS COSTANZA CANALLET S. P.



PAULINE GUERRIER L'empreinte du geste

SON PARCOURS. Issue de quatre générations d'artistes, Pauline Guerrier (née en 1990) vit entre Paris et Lisbonne. La plupart du temps. Car l'ailleurs semble guider sa vie. Enfant, elle sillonnait les sites inscrits au patrimoine mondial de l'Unesco autour de la Méditerranée. Étudiante aux Beaux-Arts, elle a visité tous les hauts lieux du land art avec Ann Veronica Janssens. Adulte, elle multiplie les résidences dans l'Atlas, au Maroc, en Italie, au Chili... à la recherche des religions et des légendes locales qui nourrissent son inspiration.

SON TRAVAIL. « C'est la matière qui porte le sujet », dit-elle. Avec un tel credo, rien de surprenant à ce qu'elle travaille la peinture, le bois, la céramique, le textile, le métal... À la recherche de l'indigo avec les femmes d'un village du Bénin (*Les Femmes de l'eau*), ou des techniques de marqueterie de paille à Paris, avec Lison de Caunes, ce qui intéresse Pauline Guerrier, c'est la rencontre. Et l'histoire qui en surgira et qui toujours montre l'homme dans toute sa diversité.

SON ATOUT. Le sens de la composition. Un style figuratif parfois proche du cubisme, dont elle semble avoir hérité de ses grands-parents, les artistes Raymond et Francesca Guerrier, et qui éclate notamment dans son travail de marqueterie. Et puis son appétence à faire dialoguer tous les arts, le son, le mouvement, la voix y compris. Comme lorsqu'elles relèvent les traces de pieds de danseurs sur une toile. Garder une trace avant tout.

« À revers », jusqu'au 12 février, au 19M, à Paris, qui invite [Pouss Manifesto.le19m.fr](http://PoussManifesto.le19m.fr)

Auteure des *Daphné*, Pauline Guerrier révèle une œuvre protéiforme où harmonie rime avec pluralité.

